

Essais

Chantal Ringuet, Maïté Snauwaert, Marie Carrière et Evelyne Ferron

Numéro 166, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ringuet, C., Snauwaert, M., Carrière, M. & Ferron, E. (2017). Compte rendu de [Essais]. *Lettres québécoises*, (166), 48-52.

Le regard humaniste des femmes

Chantal Ringuet

Cet ouvrage d'entretiens dresse un état des lieux aussi révélateur que nécessaire. Il comble une lacune importante, en recueillant les témoignages de femmes qui souvent travaillent « à la dure » dans le cinéma, un milieu encore gouverné par un *boys'club*.

De la littérature au cinéma, la présence des femmes s'affirme d'une manière fort différente au Québec. Très actives sur la scène littéraire depuis plusieurs décennies, où elles connaissent un rayonnement local et international, les femmes le sont beaucoup moins dans le domaine cinématographique. Et pourtant, elles sont nombreuses à amorcer des études universitaires dans un programme de cinéma. Si les talents et les idées ne manquent pas chez les réalisatrices, comment expliquer leur quasi-absence ? Qu'est-ce qui fait qu'elles abandonnent souvent leurs projets de films pour se tourner vers autre chose ?

Dans *Le cinéma québécois au féminin*, Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo soulèvent ces difficiles questions en recueillant les témoignages de sept femmes qui œuvrent dans le milieu depuis quelques années ou plusieurs décennies : Sophie Deraspe, Jessica Lee Gagné, Izabel Grondin, Isabelle Hayeur, Nicole Robert, Chloé Robichaud et Ségolène Roeder. Faisant suite à l'ouvrage *Le cinéma québécois par ceux qui le font* (que Lanlo avait codirigé avec Martin Gignac), publié chez le même éditeur en 2016, *Le cinéma québécois au féminin* dévoile les dessous d'un métier difficile à conquérir pour les femmes.

Une hégémonie masculine

La majorité des créatrices interviewées s'entendent sur les points suivants : les femmes ne prennent pas assez leur place dans le cinéma québécois, le métier (ainsi que celui de la publicité, par exemple) reste sous le joug des *boys'club* et le financement des projets est souvent dérisoire. De plus, il faut être vraiment forte pour devenir réalisatrice... Isolées dans le cinéma d'auteur, acculées au second rang par les producteurs et les distributeurs qui misent surtout sur les hommes en tant que réalisateurs et têtes d'affiche, des valeurs sûres dans un milieu restreint et fragile, les femmes œuvrant dans le cinéma québécois sont pourtant remplies de talents et de projets.

Il reste que, de nos jours, le cinéma demeure un « carcan » ou un domaine très « niché ». « Inconsciemment, les histoires portées par les hommes vont davantage nous intéresser que les histoires portées par les femmes. On cherche des héros. On a tous été bercés par les grands archétypes que sont la force, la conquête et le désir, qui sont plus difficiles à aborder d'un point de vue féminin », avance Ségolène Roeder, directrice générale de l'organisme Québec cinéma. Pour cette raison, lorsque le grand public pense aux œuvres majeures du cinéma québécois, les premiers noms qui viennent spontanément à l'esprit sont souvent ceux de Gilles Groulx, Claude Jutra et Pierre Perrault. Des pionnières telles que Mireille Dansereau, Anne-Claire Poirier et Paule Baillargeon sont reléguées au second plan, leurs films étant perçus davantage comme militants qu'esthétiques en raison de la période politisée qui les a vus naître. Au fond, des films comme *La vie rêvée* et *Mourir à tue-tête* semblent plus novateurs, sur le plan des sujets choisis et de la forme privilégiée, que des œuvres telles *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*. Serait-ce parce qu'il s'attarde à

des sujets plus difficiles et moins séduisants que le cinéma féminin se classerait au deuxième rang ?

Une position humaniste

Mais il n'y a pas que les réalisatrices qui peinent à se tailler une place significative dans le cinéma d'ici. Autre aspect abordé dans cet ouvrage, les personnages féminins sont souvent lacunaires ou, encore, ils frôlent le cliché. Peu se dégagent de l'image traditionnelle de la femme-objet dans les films réalisés par des hommes. D'ailleurs, les films centrés sur des femmes qui se dégagent de la norme et qui remportent un succès commercial, tels que *Sarah préfère la course* (2012) de Chloé Robichaud et *La passion d'Augustine* (2015) de Léa Pool, sont considérés comme de véritables exceptions. Selon les codirecteurs de l'ouvrage, l'ensemble de ces difficultés traduirait « de réels dysfonctionnements sociétaux liés à la place de la femme et à certains préjugés d'un autre âge, qui semblent pourtant encore présents ».

En parallèle, il est pour le moins intéressant de constater que dans les films documentaires et de fiction réalisés par des femmes, la diversité et la représentation de la réalité sont à l'honneur. De *La vie rêvée* (1972) de Mireille Dansereau à *Mariages* (2001) de Catherine Martin, les femmes ont tendance à s'ouvrir davantage au rapport à l'autre et aux complexités des rapports familiaux et amoureux. De manière générale, « les femmes se mettent dans une position plus humaniste, favorisent le dialogue avec l'autre ». De plus, les cinéastes des nouvelles générations proposent une vision plus ancrée dans la réalité que leurs pairs masculins, où la sexualité féminine est libérée des normes sociales et du joug patriarcal, et où la violence et le divertissement ne figurent pas au premier rang.

Si ce livre d'entretiens s'apparente par moments à un exercice didactique, notamment parce que chacun s'ouvre sur la même question (« Quelle est la place des femmes dans le cinéma québécois ? »), il présente l'immense intérêt de valoriser la parole et le travail des femmes sans sombrer dans un discours revendicateur et dépourvu de nuances. ♦

☆☆☆

Céline Gobert et

Jean-Marie Lanlo

**Le cinéma québécois
au féminin**

Montréal, L'Instant ciné, coll. « Entretiens »,

2017, 127 p., 19,95 \$



Désir de reconnaissance

Chantal Ringuet

Petit essai à caractère autobiographique qui met en lumière le parcours d'un écrivain québécois, *La solitude de l'écrivain de fond* rend hommage à l'Américain Wright Morris. Source d'inspiration majeure pour Daniel Grenier, ce dernier explique pourquoi l'œuvre littéraire de Morris a sombré dans les méandres de l'oubli.

Abordant la question de la reconnaissance en littérature, le dernier ouvrage de Daniel Grenier cumule anecdotes et réflexions à propos de ses premiers pas en tant que jeune écrivain en devenir. Il y aborde aussi ses flâneries parisiennes sur les traces de Morris à l'occasion de la sortie de son propre roman en France, et les rapports que l'écrivain entretient avec ses lecteurs. Publié dans la série « QR » au Quartanier, cet ouvrage accessible et original fait surgir plusieurs interrogations concernant le *making of* d'un écrivain québécois à succès et le confronte au mythe de l'écrivain « oublié ».

L'écrivain, le lecteur et le passeur

Comment suis-je devenu l'écrivain que je suis ? Quelle sorte de lecteur est donc un écrivain ? Que signifient la reconnaissance et la gloire en littérature ? Pour l'auteur de *Malgré tout on rit à Saint-Henri* et de *L'année la plus longue*, l'écrivain est avant tout un lecteur qui devient lui-même un passeur vis-à-vis de ses pairs, en décrivant dans la fiction une réalité qui « sera toujours celle des livres précédents ». Dans un passage lumineux, il affirme : « Au-delà de cette image enivrante de moi-même, suis-je autre chose qu'un lecteur, toujours en train de *passer* la réalité à un autre lecteur, telle qu'elle m'a été décrite par les mille et un livres de ma vie ? Serai-je assez honnête pour ne jamais oublier que je n'ai pas envie d'autre chose, au fond ? » L'importance du lecteur s'affirme d'autant plus par la capacité de Grenier de se laisser façonner par l'auteur durant son propre processus de création. Comme l'écrivait Morris, « [l]e lecteur désiré [...] est la première des fictions que l'écrivain doit créer, et c'est pourquoi, pour lui, les premières lignes d'une œuvre sont si importantes. » Pour Grenier, la lecture supplanterait donc les expériences vécues : « C'est effectivement la lecture qui fait de nous des écrivains, depuis longtemps, et non nos voyages inoubliables ou nos rencontres improbables », avance-t-il. Et parmi les écrivains qu'il fréquente, la figure de Philippe Sollers domine et, surtout, celle de Wright Morris.

Wright Morris, un écrivain « oublié » ?

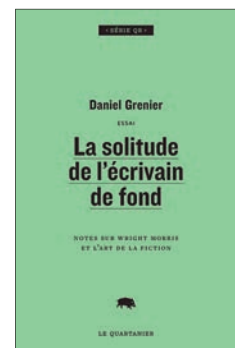
À l'inverse d'un Larry McMurtry, écrivain et scénariste de renommée internationale dont l'œuvre porte sur l'Ouest américain, Wright Morris (1910-1998) ne s'est pas taillé une place importante en tant qu'écrivain dans une société dont l'institution littéraire, fort bien développée et financée, sait reconnaître les voix incontournables de son temps. En marge des différentes « écoles » et traditions littéraires, très importantes aux États-Unis, Morris a toutefois remporté certains prix littéraires, auxquels se sont ajoutées d'autres récompenses pour son travail de photographe. S'il se défendait d'être un écrivain « régional », une catégorie « où on finit par placer les artistes ayant eu le malheur d'essayer de faire comprendre aux gens qu'*ici* et *ailleurs*, c'est la même chose au

bout du compte », soutient Grenier. C'est pourtant dans le Nebraska, une région non stratégique pour le milieu de l'édition américaine, qu'il a publié la majeure partie de ses ouvrages. En somme, il est resté une figure de second plan qui n'a pas réussi à frapper outre-mesure l'imaginaire de ses contemporains. Ainsi, à l'exception d'un roman publié sous le titre *La dernière fête* chez Gallimard en 1964, son œuvre n'a pas été traduite en français. Faut-il en conclure pour autant que Morris est un écrivain « oublié » ? On peut en effet se questionner : sur quelles bases peut-on attribuer ce qualificatif à un écrivain contemporain, si près de nous dans l'histoire, et qui a reçu, entre autres, un National Book Award ?

On le sait, le mythe de l'auteur ou du manuscrit « oublié » exerce une fascination sur l'imaginaire populaire aux États-Unis. À tel point que les producteurs d'Hollywood n'ont cessé d'en tirer profit, notamment avec un film comme *The Words* (2012), centré sur un manuscrit chiné dans une brocanterie par un jeune écrivain qui cumule les refus des éditeurs et qui, en le plagiant, remporte un énorme succès. En tablant sur ce mythe, qu'il se réapproprie en remplaçant la figure du jeune écrivain esseulé qui se cherche par sa propre personne, Grenier se réinvente et en sort doublement gagnant, puisqu'il est déjà lui-même un écrivain à succès... L'effet est réussi, mais le texte, un peu court, laisse le lecteur en appétit. En définitive, lorsqu'il affirme que Wright Morris est le « romancier oublié le plus important du xx^e siècle », une question s'impose : jusqu'à quel point l'écrivain devient-il, petit à petit, un produit façonné par ses lecteurs avides d'histoires énigmatiques qui puisent dans le mythe ? Jusqu'où le désir de reconnaissance mène-t-il un écrivain ?

Si l'auteur semble prêcher parfois par excès d'enthousiasme vis-à-vis de Morris, on lira avec grand plaisir ce petit ouvrage qui nous amène *behind the scenes*, tout en présentant l'intérêt supplémentaire de révéler le pouvoir créateur de la traduction dans la dynamique de transmission qui unit l'auteur devenu passeur à ses lecteurs. ♦

☆☆☆
Daniel Grenier
**La solitude de
l'écrivain de fond**
Montréal, Le Quartanier,
2017, 96 p., 14,95 \$



La littérature vivante

Maité Snauwaert

La *littérature vivante* est celle qu'on lit, qu'on analyse – mais aussi celle qu'on transmet. C'est en enseignantes autant qu'en lectrices, en pédagogues attentives à leur public, qu'Amélie Paquet et Julie Boulanger brisent le silence auquel sont encore trop souvent réduites les femmes dans l'histoire littéraire.

L'anecdote est connue : si vous enseignez un cours de littérature dont le corpus se compose entièrement d'œuvres de femmes, c'est un cours de littérature des femmes. Mais si vous enseignez un cours dont le corpus émane uniquement d'hommes, c'est un cours de littérature.

Les préoccupations récurrentes de l'ouvrage font état d'une éthique pédagogique rafraîchissante, qui s'inscrit en faux contre un certain enseignement biaisé.

Le bal des absentes, c'est d'abord un blogue, conçu et alimenté par les enseignantes de cégep et compagnes de vie Julie Boulanger et Amélie Paquet (je le signale parce qu'elles le mentionnent sans ambages et que la tendresse du partage complice n'est pas étrangère à leur écriture). Depuis 2015, ce blogue existe afin de créer un espace de résonance pour leurs réflexions sur la littérature, sa transmission en salle de classe, et le militantisme encore nécessaire pour faire figurer des auteures dans les programmes de lecture. « Tout se passe comme si faire lire des femmes exigeait toujours un effort supplémentaire et impliquait un engagement compromettant. » L'essai croise des lectures d'œuvres audacieuses avec des récits d'enseignement non moins périlleux. En effet, la profession d'enseignant place chaque jour celles et ceux qui l'exercent devant une grande vulnérabilité – celle de leurs élèves (surtout dans la catégorie d'âge concernée par le cégep) mais aussi la leur.

Les deux auteures sont prêtes à assumer ce risque, à en faire état ouvertement : « À partir du moment où on conçoit l'enseignement comme un espace de réflexion et de création, on est voué à y aller par essais et erreurs. » L'ouvrage prolonge cette quête tâtonnante et foncièrement honnête en revenant sur les moments de joie comme sur les désarrois suscités en classe par la rencontre des œuvres littéraires.

Un manifeste inspirant

Dans une maquette claire et aérée, chacun des textes de ce recueil se lit comme un billet, mêlant analyse de texte, anecdotes à propos de sa réception en classe, réflexion sur les préjugés qui entourent encore les représentations non canoniques de sujets femmes auteures ou personnages, critique de « l'excuse historique » de leur absence de nombreuses anthologies, et regard social sur les

inégalités entérinées voire engendrées par l'école. L'ouvrage devient ainsi un plaidoyer pour la littérature qui, parce qu'elle permet de s'exposer « au risque d'être bouleversé », « aide à vivre », tandis qu'il demeure vrai que « la connaissance des mots donne la confiance nécessaire à la conquête de sa liberté ».

Les préoccupations récurrentes de l'ouvrage font état d'une éthique pédagogique rafraîchissante, qui s'inscrit en faux contre un certain enseignement biaisé consistant à rire de ses propres élèves en partageant leurs « perles » sur les médias sociaux : « À mon avis, les enseignant-e-s pillent cet espace sacré en partageant les erreurs des étudiant-e-s. Ils font preuve aussi d'un non-respect étonnant pour le processus d'apprentissage. » Les deux enseignantes défendent des œuvres fortes qui susciteront en classe des dialogues riches et ouverts, à même d'interpeller les étudiant-e-s et de révéler des interprétations non préalablement scriptées, même s'il leur faut parfois pour cela faire preuve d'un certain courage. Ainsi, au sujet de *Mettre la hache* de Pattie O'Green, « Julie » (chaque texte est simplement signé par le prénom de son auteure) écrit : « Il ne fallait donc pas juste que je croie en la légitimité d'enseigner ce texte : il fallait aussi que je sois capable de le porter. »

Si l'enseignement des textes de femmes est le combat le plus apparent du livre, c'est cette qualité d'engagement dans le métier de transmettre qui lui confère toute sa mesure et sa plus grande force. Car partant d'enjeux féministes, il les dépasse au profit d'un enjeu social plus large, lorsqu'il s'agit d'apprendre à lire à tous ses élèves : « J'ai trouvé quelques phrases magnifiques, justes et habiles, qui montrent comme on perd tous au change lorsque trop de gens restent silencieux. »

Le féminisme de l'ouvrage le conduit ainsi à faire de la place à toutes les voix, le livre témoignant lui-même au final, à l'instar de celle qu'il découvre sous la plume d'étudiant-e-s, « de cette intelligence libre qu'on a tendance à sous-estimer ou à ignorer », et qui est pourtant celle qui nous permet de penser. ♦

☆☆☆☆

Julie Boulanger
et Amélie Paquet

Le bal des absentes

Montréal, La Mèche, coll. « L'Ouvroir »,
2017, 288 p., 29,95 \$



L'urbanisation refusée

Marie Carrière

Le Québec boude ses espaces périurbains. Ce faisant, il dénie l'histoire de sa propre modernité.

C'est du moins le constat sans équivoque de ce travail important de Daniel Laforest. Avec une grande lucidité, l'essayiste pose un regard précis et rectificatif sur les complexités du territoire québécois – qu'aurait mal saisies la critique culturelle et contre laquelle aurait regimbé la littérature, sauf quelques exceptions. Phénomène déterminant tant de l'histoire urbaine que des modalités culturelles, littéraires et sociales de la modernité, l'urbanisation aura été parmi les forces les plus mal connues et mal aimées de l'histoire intellectuelle du Québec. Du moins, avant l'avènement de « l'âge de plastique ».

Il faut comprendre d'emblée le concept d'urbanisation sous-tendant tous les propos qui s'étalent avec la souplesse considérable de cet essai fort érudit, mais toujours lisible et limpide, que réalise Daniel Laforest. L'analyse se nourrit de la philosophie deleuzienne (en filigrane) et affective (plus ostensiblement); de la géographie et de l'histoire de l'infrastructure moderne; et, bien entendu, de l'évolution de la critique littéraire au Québec. L'urbanisation, quant à elle, ne renvoie ni à la ville ni à la banlieue, mais intègre les deux. L'urbanisation est bel et bien ce que le périurbain incarne si totalement :

La banlieue comme forme-en-développement est la façon dont cet espace de vie doit aujourd'hui s'inscrire par rétrospection dans la modernité littéraire québécoise. Mais alors, ça ne peut plus s'appeler la banlieue, et pas la ville non plus. C'est le mouvement qui est commun aux deux et qui les remue sans cesse, qui en amenuise des pans et en fait s'enfler d'autres, qui enfin traverse nos vies quotidiennes, et qui a pour nom urbanisation.

Des points aveugles

Il n'en est pas moins, chez Laforest, qu'une déconstruction d'une des plus fondamentales assises binaires du Québec: l'opposition campagne / ville et son homologue, pour ainsi dire mythique, exode rural / arrivée en ville. La dichotomie est foncièrement fautive. C'est ce que démontre cette lecture percutante du périurbain dans la littérature de l'après-guerre, donc depuis *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières en passant par les romans de Jacques Ferron, Michael Delisle, Mordecai Richler, jusqu'à ceux de Lise Tremblay, Catherine Mavrikakis et Nicolas Dickner. Refusées, détestées et parfois manifestement abordées (et souvent aussitôt occultées ou ignorées) dans les textes littéraires, la banlieue et les traces infiniment historiques et personnelles de l'urbanisation auront subi un aveuglement aberrant. Le constat ébranlera peut-être quelques chercheurs estimés dans le domaine des études québécoises, car cette cécité critique se manifeste à plusieurs endroits: le culte de Montréal « devenue illimitée dans nos esprits » littéraires; la ville « hybride » ou « monde » d'un discours cosmopolite ou multiculturel galvaudé; l'idée d'américanité allégrement perquisitionnée par d'aucuns; et d'entrée de jeu, bien sûr, un Québec imaginaire bien arrimé dans sa haine de la souillure de ses espaces ruraux ou encore des débordements industriels, mécanistes et consuméristes du développement périurbain. Comme si la ville, et plus précisément Montréal, elle, n'était qu'une foire

sociale de mouvances culturelles. Tout en soulignant prudemment leur raison d'être historique et culturelle, l'essai nous refuse de telles conjugaisons rassurantes.

L'ordinaire affectif

Le plus beau de *L'âge de plastique* est possiblement sa réflexion sur la vie ordinaire. Du même coup, c'est ici qu'on aurait voulu lire l'essayiste davantage, sur ces textes contemporains (de Samuel Archibald, d'Élise Turcotte, cités parmi d'autres) qui semblent savoir creuser la signification de la vie matérielle. Une mention intéressante des réserves autochtones passe un peu rapidement: espaces soulignés pour leur « même teneur dans l'imaginaire culturel du Québec » que ces banlieues qu'on « contourne par l'autoroute » sans les comprendre. L'observation est forte; un roman comme *Kuessipan*, par l'écrivaine innue Naomi Fontaine, se prêterait à une analyse prometteuse dans ce sens.

Il faut dire que l'analyse, déjà audacieuse dès ses premières pages, se raffermir au fur et à mesure de son déroulement. Mais elle acquiert toute la finesse d'une voix personnelle et fondamentalement essayiste dans le dernier chapitre. Issu d'un quartier de Sainte-Foy (banlieusard s'il en est un), l'auteur narre son propre rapport affectif aux traces d'une urbanisation toujours en procès, pour élucider l'enlacement entre espace et vie ordinaires. En outre, l'ordinaire ne se limite pas à la conformité consummatrice ou à la fixité d'un quotidien ennuyeux que la modernité a peut-être eu raison de reconnaître, mais qu'elle en est venue à associer exclusivement au périurbain pour ainsi le déshistoriciser et le caricaturer – et faire de la banlieue « une vision unilatéralement dystopique ». La vie ordinaire se lie intrinsèquement au monde matériel qui façonne notre vécu individuel: c'est ce que retire si habilement Laforest de la pensée de Kathleen Stewart exprimée dans son ouvrage remarquable, *Ordinary Affects*. C'est en fait cette vie affective, et non pas simplement surconsummatrice ou enclavée dans la banlieue, que l'essayiste voudrait nous amener à voir dans les textes littéraires, ainsi que notre propre appartenance à l'urbanisation moderne: à « savoir lire les présents inaboutis de la vie ordinaire ». Si le Québec n'aime pas sa banlieue, Daniel Laforest, lui, aime sa littérature, et il voudrait que nous apprenions à la lire même, et peut-être surtout, à l'encontre de nos partis pris. ♦

☆☆☆☆

Daniel Laforest

**L'âge de plastique:
lire la ville contemporaine
au Québec**

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal,

coll. « Nouvelles études québécoises »,

2016, 204 p., 29,95 \$



Le passé coquin de nos ancêtres

Evelyne Ferron

Malgré la morale religieuse, nos ancêtres aimaient autant, sinon plus, la grivoiserie que nous !

La maison d'édition Septentrion, sous la direction de Denis Vaugeois, planifiait depuis un certain temps déjà la publication d'une version rééditée d'un livre qui avait marqué le monde de l'histoire du Québec dans les années 1970, tant par son sujet que par sa rigueur méthodologique. Voilà que paraît enfin cette version allégée, pas tant dans son contenu que dans sa forme, du livre *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, de l'écrivain, ethnologue et historien Robert-Lionel Séguin (1920-1982). Le livre original, en deux tomes, avait été publié par la maison Leméac en 1972 et son auteur avait reçu un an plus tard le prix Jean-Hamelin pour ce colossal ouvrage.

Réorganisé en un seul livre d'un peu plus de cinq cents pages, l'ouvrage nous plonge dans diverses facettes des mœurs libertines du XVII^e siècle en nous les faisant découvrir par le biais de thématiques précises, allant des mœurs publiques à la vie quotidienne, en passant par la vie matrimoniale et la plus délicate question des sanctions... « D'une grande richesse, les archives québécoises révèlent la vie intime de toutes les couches sociales de la colonie. »

Colons et Amérindiens

Le livre nous fait pénétrer directement, dès les premières pages, dans le monde de la grivoiserie avec les relations entre les premiers colons, les communautés religieuses et les Amérindiens. Sans mise en contexte historique, nous entrons dans le vif du sujet, avec de nombreux témoignages d'époque à l'appui, faisant littéralement « parler » les personnes impliquées. Prenons pour exemple le cas assez imagé de Martine Messier, une femme forte qui pouvait s'adonner « aux besognes champêtres avec une facilité et une adresse que peuvent lui envier bien des hommes ». Aux prises avec des assaillants iroquois, elle n'hésita pas à sauver sa vie en empoignant les testicules de l'un d'entre eux, un fait drôlement abordé par la littérature de l'époque, puisqu'on hésitait à parler directement de la zone d'attaque.

Nous voyons aussi que la vision de la sexualité (excluant le viol puisque ce dernier était inconnu de la plupart des communautés amérindiennes) était différente dans les communautés autochtones comme les Abénaquis, qui ne voyaient pas d'inconvénients aux concubinages nocturnes lorsqu'une femme n'était pas mariée, ce qui a plu à plusieurs coureurs des bois. Certains ont toutefois dépassé les bornes, comme Michel Acault « qui sera poursuivi et menacé parce qu'il laisse des enfants illégitimes partout où il séjourne ». L'historien aborde même la question de l'homosexualité autochtone, ce qui est étonnant pour un livre paru pour la première fois en 1972 ! Les citations et témoignages d'époque sont très riches et imagent à merveille un aspect moins connu, parfois par ignorance due à une vision édulcorée de la vie en Nouvelle-France, du quotidien de nos ancêtres. Si les cuisses légères, les adultères, la prostitution (notamment près des casernes de Québec) et les

accusations d'obscénité étaient chose courante, la justice, elle, traitait ces situations avec une certaine sévérité.

L'Église face au libertinage

L'Église était de son côté très consciente des risques de libertinage dans une société où, bien qu'elle multipliat les efforts pour attacher les hommes à la terre, la traite des fourrures restait plus lucrative que l'agriculture et permettait une liberté d'action sans supervision pour les hommes qui choisissaient ce moyen de subsistance... L'historien nous cite aussi les cas plus complexes des cabarets, nous donnant des exemples très concrets des altercations possibles entre les gentilshommes et coureurs des bois qui fréquentaient ce type d'établissement – comme celui de la Folleville – et les forces de l'ordre :

Ce beau monde, attablé, ne semble pas impressionné par l'arrivée impromptue des représentants de la loi. Les épées sont subitement dégainées, et les gens de robe n'ont qu'à filer pour éviter d'être embrochés. Ce n'est pas sans raison si nombre de gentilshommes sont continuellement occupés aux découvertes et aux expéditions lointaines. Gardés à la ville, ils causeraient maintes bagarres et rixes sanglantes.

Denis Vaugeois et Septentrion nous offrent ainsi une édition plus accessible d'un ouvrage marquant et toujours pertinent. Les témoignages d'époque constants rendent le récit bien vivant et les affirmations sont bien appuyées de références pour nous permettre de retrouver les informations d'origine ou les sources utilisées par l'historien. Pour les connaisseurs et grands amateurs de l'histoire du Québec, il s'agit sans conteste d'un ouvrage de référence à se procurer, qui offre une vitrine très riche sur les mœurs d'antan. Cependant, ce livre costaud, écrit dans une plume qu'on n'utilise plus aujourd'hui, est moins accessible pour le grand public. Les mises en contexte historiques sont rapides et souvent très précises, ce qui peut rendre la lecture ardue pour quelqu'un qui s'intéresse au sujet sans avoir des connaissances étendues sur l'histoire de la Nouvelle-France. ♦

☆☆☆

Robert-Lionel Séguin

La vie libertine en

Nouvelle-France

au XVII^e siècle

Québec, Septentrion,

2017, 520 p., 44,95 \$

